

Ce livre est composé avec le caractère typographique **LUCIOLE** conçu spécifiquement pour les personnes malvoyantes par le Centre Technique Régional pour la Déficiência visuelle et le studio typographies.fr

LA PROPAGANDISTE

CÉCILE DESPRAIRIES

LA PROPAGANDISTE

Roman



L'auteure remercie le Centre national
du livre.

© Éditions du Seuil, août 2023.

© À vue d'œil, 2023,
pour la présente édition.

ISBN : 979-10-269-0694-0

ISSN : 2555-7548

À VUE D'ŒIL

6, avenue Eiffel

78424 Carrières-sur-Seine cedex

www.avuedoeil.fr

À Jeanne

1

Quand j'étais enfant, ma mère évoquait « les années quarante » à mi-voix, pour elle-même. Au volant de sa 2CV grise à toit bâché, roulant invariablement à trente kilomètres à l'heure. Oublieuse du clignotant qui continuait de cliqueter, elle murmurait. Tout cela au risque de quelque accident. « Je n'ai pas vu le gars » était sa seule excuse.

Nous étions à Paris, au milieu des années 1960, je devais avoir six ou sept ans et j'avais l'impression que, dans l'habitacle, ma mère redevenait elle-même, monologuant, hochant la tête avec force soupirs, sa main baguée se levant et retombant, impuissante, sur le volant. Je la sentais obsédée par quelque chose

que je n'arrivais pas à comprendre, résignée, ressassant des souvenirs. Il me semblait que le seul courage qui lui restait était celui de continuer à vivre.

À l'arrêt, puisant à tâtons dans le vide-poche devant elle où traînaient caramels enrobés à demi fondus, rouge à lèvres usé, peigne en fausse écaille, foulard, épingles à cheveux et disque de stationnement, elle vérifiait chaque fois dans la glace du pare-soleil si son visage ne la trahissait pas et arrangeait son chignon. Elle semblait alors à peu près en paix.

Enfant, debout à l'arrière, la rappelant parfois à ses devoirs (« Ton clignotant ! », « Passe la seconde ! », « Attention ! »), je l'entendais murmurer avec conviction : « Ah, les salauds ! » En réponse à mes questions, ce vocable désignait, de manière indifférenciée, tous ceux qui avaient « condamné Pétain », « Laval »

ou qui avaient « assassiné Henriot », dont elle prononçait les noms en avalant les syllabes. Je pensais que ces hommes étaient morts de façon tragique ou qu'ils avaient été victimes d'une erreur judiciaire. Il devait s'agir de grands-oncles, dont nous aurions été plus ou moins proches – ma famille comptait de nombreux grands-oncles.

Dans cet habitacle bruyant, qu'elle comparait à une cage de Faraday censée nous protéger de la foudre, ma mère, guère accessible aux échanges, perdue qu'elle était dans ses souvenirs, répondait à côté. Il était souvent question du bois de Boulogne, endroit où elle aimait m'emmener, situé non loin du quartier où nous habitions. Elle me parlait de « La Grande Cascade », où l'on irait (je n'avais rien demandé) : « Je t'emmènerai dîner au restaurant. » Au restaurant ? Oui, on s'y rendrait toutes les deux. Pourtant,

quelque temps plus tard, quand je le lui rappelais, elle soutenait que je m'étais trompée. « Je ne peux pas t'avoir dit cela. C'est un endroit où l'on ne va pas avec les enfants. »

On s'arrêtait devant le « chêne des fusillés », dont la silhouette m'impressionnait. Sur un panneau rouillé, on pouvait encore lire l'inscription : « Passants / Respectez ce chêne / Il porte les traces de balles qui ont tué nos martyrs. » De quels martyrs s'agissait-il – des martyrs chrétiens ? Ma mère répondait de façon évasive.

La dénomination des « jardins de Bagatelle » où l'on se rendait était un mystère. Quelle « bagatelle » ? S'il s'agissait de choses « légères », où était la légèreté, puisqu'il n'était question que de « martyrs » autour du parc ?

Mais on parlait surtout des « salauds » le matin, dans l'appartement de mes

parents, lorsque la parentèle féminine – mère, tante, cousine, grand-mère – s’y retrouvait, dans une ambiance de gynécée. C’était un club de femmes « à l’italienne ».

L’immeuble familial, situé dans le XVII^e arrondissement, mais pas le plus chic, en bordure de Levallois, formait une barre qui donnait sur un jardin, fermé par deux immeubles à droite et à gauche. Dans le bâtiment central, au premier étage, vivaient mes parents, mes deux frères, ma sœur et moi-même. Au sixième étage de celui de droite, avec vue plongeante sur le nôtre, logeait ma grand-mère maternelle, qui était veuve. Après sa mort, ma tante, la sœur de ma mère, lui avait succédé. Au deuxième étage de celui de gauche habitait ma cousine, sa fille.

Aussi, par la fenêtre, toutes pouvaient voir si chacune et chacun étaient

présents. Aux changements de lumière dans l'appartement familial, elles guettaient si la voie était libre et, dès qu'elles croyaient mon père parti, arrivaient toutes en moins de cinq minutes, quasiment sur ses talons, tout en l'évitant soigneusement. Si, malgré leurs précautions, elles le croisaient, c'était un « Bonjour, Charles » gêné, et une justification maladroite, de si grand matin : « Je passais voir Lucie. »

Ma mère minimisait devant sa parentèle le fait de mener l'existence classique d'une femme au foyer, avec mari et enfants. Ma grand-mère, Hermine, que j'appelais Herminette, avait toujours vécu à part de son mari, et si le couple avait partagé le même appartement, chacun avait eu sa chambre. Veuve assez jeune d'un mari qui s'était révélé très économe et avait désormais l'avantage d'être défunt, Herminette

avait continué sa vie, soulagée de pouvoir enfin dépenser un peu d'argent.

Pour ce qui est de ma tante, Denise, elle prétendait détester son prénom pour pouvoir se faire appeler Zizi. Elle avait eu un mari, puis avait divorcé dans les années qui avaient suivi la naissance de sa fille. Ma tante entourait sa vie privée de mystère, mentionnant ici et là des « amies », un peu asexuées, avec lesquelles elle se brouillait régulièrement. Sa fille Hedy, qui avait à peine vingt ans et était élevée en grande partie par notre grand-mère, avait souvent des chagrins d'amour.

Avant neuf heures du matin, elles étaient toutes déjà là. Il allait y avoir des cris et du mouvement, car la paix n'était pas leur fort. À peine arrivées, c'étaient des gémissements, exclamations (« Oh non ! », d'un air désolé et contrarié, parce qu'il allait falloir signer

un simple chèque), mains qui se tordent, tête oscillant de désespoir, frappements de pieds saccadés sur la moquette.

L'atmosphère allait crescendo. Le cirque des femmes se mettait en branle. Elles jouaient indéfiniment la même pièce, avec variantes mineures, introduites par quelque nouvelle méchanceté. Les actualités ne les atteignaient pas. La tribu des femmes semblait vivre en exil dans son propre pays, comme sur une île. De temps à autre, un peu hors de propos car le brouhaha était permanent, ma mère brandissait le poing : « Et maintenant, vous la bouclez ! »

Et parce qu'il n'y a pas de spectacle sans spectateur, j'étais le témoin muet, « la petite ». Les aînés de ma fratrie, frère et sœur, étaient en cours. Je traînais une grande partie de la matinée, pieds nus, dispensée d'école par les mots d'excuse maternels. Pour les rédiger, ma

mère, en robe de chambre bleu clair, lunettes en demi-lune sur le nez, s'asseyait dans son fauteuil devant le secrétaire à dos d'âne, éclairé par la lampe bouillotte. Elle écrivait consciencieusement, trempant de temps à autre son stylo dans le flacon d'encre bleu nuit. Ma mère se relisait en veillant à rectifier soigneusement, d'une boucle ou d'une barre, les hampes et les jambages de son écriture fantasque, comme si elle la verrouillait : « Ma fille se sent fatiguée. Elle a un peu de température ce matin. Je crains qu'elle ne "couve" quelque chose, aussi j'ai préféré la garder à la maison. »

Les cheveux courts et le teint pâle (« Tu es verte », constatait ma mère, non sans une certaine satisfaction), j'étais supposée être transparente, comme les bonnes. C'était ma place assignée, depuis toujours.

Ces femmes jouaient leur pièce, sans